



Lorenzo Castro

LES SEPT

PÉCHÉS CAPITAUX

LA LUXURE

I

Le palais de l'*Élysée-Bourbon* (ancien hôtel de la marquise de Pompadour), situé au milieu du faubourg Saint-Honoré, était, dans ces derniers temps*, ainsi qu'on le sait, l'*hôtel garni* des altesses royales étrangères, catholiques, protestantes ou musulmanes, depuis les princes de la confédération germanique jusqu'à Ibrahim-Pacha.

Vers la fin du mois de juillet de l'une des années passées, vers les onze heures du matin, plusieurs jeunes secrétaires et gentilshommes de la suite de S. A. R. l'archiduc LÉOPOLD-MAXIMILIEN, qui habitait l'Élysée depuis six semaines, étaient réunis dans l'un des salons de service du palais.

— La revue donnée au Champ de Mars en l'honneur de S. A. R. se prolonge, disait l'un. L'audience du prince sera encombrée ce matin.

* Ce récit a été écrit avant la révolution de février. E. S.

— Le fait est, reprit un autre, qu'il y a déjà cinq ou six personnes qui attendent depuis une demi-heure.

— Et Monseigneur, dans sa rigoureuse ponctualité militaire, regrettera fort cette inexactitude forcée.

Une des portes de la salle s'ouvrit alors, un jeune homme de vingt ans au plus, commensal de la maison, traversa le salon et entra dans une pièce voisine, après avoir salué, avec un mélange de bienveillance et de timidité, les personnes dont nous avons parlé et qui s'étaient levées à son aspect, lui témoignant ainsi une sorte de déférence que son âge et sa position ne semblaient pas d'ailleurs commander.

Lorsqu'il eut disparu, l'un des gentilshommes reprit, en faisant allusion au très-jeune homme qui venait de traverser le salon :

— Pauvre comte Frantz.... toujours aussi timide! Une jeune fille de quinze ans, sortant du couvent, aurait plus d'assurance que lui...

— Qui croirait, à le voir si virginal, qu'il a fait pendant trois ans la guerre du *Caucase* avec une rare bravoure?...

— Et qu'il a eu à Vienne un duel acharné dont il est vaillamment et brillamment sorti?

— Moi, Messieurs, je me figure que le comte Frantz devait toujours baisser candidement les yeux en allongeant ses coups de sabre aux *Circassiens*.

— Du reste, je crois que S. A. R. s'accommode fort de l'ingénuité de son...

— Diable!.. pas d'indiscrétion, mon cher!

— Laissez-moi donc achever. Je dis que Monseigneur s'accommode fort de la persistante ingénuité de son... filleul.

— A la bonne heure... Et je pense, comme vous, que le prince n'avait pas vu sans quelque crainte ce beau garçon exposé aux tentations de ce diabolique Paris. Mais qu'avez-vous à sourire, mon cher?

— Rien.

— Est-ce que vous pensez que le comte Frantz, malgré son apparente innocence, a eu quelque amourette?

— Voyez un peu, Messieurs, toutes les belles choses que peut signifier un sourire...

— Sérieusement, mon cher, pensez-vous que le comte Frantz...

— Je ne pense rien... je ne dis rien, je serai muet comme un diplomate qui a intérêt à se taire... ou comme un jeune officier des gardes... nobles, lorsqu'il passe pour la première fois sous l'inspection de Monseigneur.

— Le fait est que le prince a un de ces regards qui imposent aux plus hardis. Mais, pour en revenir au comte Frantz...

Cet entretien fut interrompu par un collègue des person-nages réunis dans le salon de service.

Ce nouveau venu fit oublier le comte Frantz, et deux ou trois voix lui demandèrent à la fois :

— Eh bien! votre merveille?

— Cette fameuse usine du faubourg Saint-Marceau?

— Cela valait-il au moins la peine d'être vu?

— Pour moi, Messieurs, qui suis très-curieux de ces constructions de machines, répondit celui qui venait d'entrer, cette matinée a été du plus grand intérêt, et je déclare M. Charles Dutertre le propriétaire de cette usine, un des plus habiles et des plus savants mécaniciens que je connaisse... en ajoutant qu'il est peu d'hommes plus avenants; je compte même engager Monseigneur à aller visiter ces ateliers.

— A la bonne heure; vous, mon cher, on ne vous accusera pas de perdre votre temps à des futilités; moi, j'ai de moins hautes prétentions, et ma prétention n'est même encore qu'à l'état d'espérance...

— Et cette espérance?

— Est d'être invité à dîner chez le célèbre docteur *Gasterini*...

— Le plus illustre, le plus profond gourmand de l'Europe...

— On dit en effet que sa table est un échantillon du paradis... des gourmands.

— Je ne sais, hélas! s'il sera pour moi de ce paradis comme de l'autre!... mais j'espère.

— Moi, j'avoue ma faiblesse. De tout ce que j'ai vu à Paris, ce qui m'a le plus charmé... fasciné... ébloui... ravi... je dirai même instruit...

— C'est... Voyons?

— Eh bien! c'est... (dût ce blasphème faire rougir notre pudique et fière Germanie), c'est...

— Achevez donc!

— C'est le bal Mabille.

Les rires, les exclamations, provoqués par ce franc aveu, duraient encore, lorsqu'un des secrétaires de l'archiduc entra, tenant deux lettres à la main, et s'écria gaiement :

— Messieurs! des nouvelles toutes fraîches de Bologne et de Venise!...

— Bravo! mon cher Ulrik... et quelles nouvelles?

— Les plus curieuses, les plus extraordinaires du monde.

— Vraiment?

— Vite... contez-nous cela, cher.

— Bologne d'abord, et Venise ensuite, ont été, pendant plusieurs jours, dans une agitation incroyable... par suite d'événements non moins incroyables.

— Une révolution?

— Un mouvement de la jeune Italie?

— Ou bien un nouveau mandement du pape libérateur?

— Non, Messieurs, il s'agit d'une femme.

— D'une femme!

— Oui... à moins que ce ne soit le diable, et j'inclinerais pour le croire.

— Ulrik, vous nous mettez au supplice, expliquez-vous donc.

— Vous rappelez-vous, Messieurs, avoir entendu parler en Allemagne, l'an passé, de cette jeune veuve mexicaine, la *marquise de MIRANDA*?

— Parbleu! c'est elle que notre poète *Moser-Hartman*... a chantée en vers si magnifiques et si passionnés sous le nom de la *moderne APHRODITE*.

— Ah! ah! ah! quelle plaisante erreur! dit un des interlocuteurs en riant aux éclats, *Moser-Hartman*... le poète religieux et spiritualiste par excellence! le poète chaste, pur et froid comme la neige immaculée, aller chanter *Aphrodite* en vers brûlants! J'ai entendu, en effet, citer ces vers vraiment admirables... mais ils sont évidemment d'un autre *Hartman*...

— Et moi je vous assure, mon cher, et Ulrik vous le confirmera, que ce poème, que l'on place avec raison à la hauteur des plus belles odes de Sapho, est bien de *Moser-Hartman*.

— Rien de plus vrai, reprit Ulrik; j'ai entendu *Moser-*

Hartman réciter lui-même ses vers... dignes de l'antiquité.

— Alors, je vous crois; mais comment expliquer cette transformation soudaine, inconcevable?

— Eh! mon Dieu! cette transformation qui a changé un homme d'un talent estimable, mais correct et froid, en un homme de génie, plein de fouge et de puissance, dont le nom est à cette heure européen... cette transformation a été opérée par la femme que le poète a chantée... par la marquise de *Miranda*.

— *Moser-Hartman* ainsi changé!... j'aurais cru la chose impossible.

— Bah! reprit Ulrik, la marquise en a fait bien d'autres... et voici un de ses meilleurs tours que l'on m'écrit de Bologne. Il y avait là un certain cardinal-légat... la terreur et l'aver-sion du pays.

— C'est nommer *Orsini*, homme aussi détestable que détesté.

— Et il a bien l'extérieur de son emploi; je l'ai vu en Lombardie... Quelle figure cadavéreuse... et sinistre! Je me suis toujours ainsi représenté le type de l'inquisiteur.

— Eh bien! la marquise l'a conduit au bal du Casino de Bologne, masqué et déguisé en cavalier *Pandour*.

— Le cardinal-légat en cavalier *Pandour*! s'écria-t-on tout d'une voix. Allons donc, Ulrik, c'est un conte bleu!

— Vous lirez cette lettre, et quand vous verrez de qui elle est signée, vous ne douterez plus, incrédules que vous êtes, reprit Ulrik. Oui, la marquise s'est fait accompagner de l'*Orsini* ainsi déguisé; puis, en plein bal, elle lui a arraché son masque en lui disant à haute voix : *Bonsoir, cardinal Orsini!* et, riant comme une folle, elle a disparu, laissant le légat exposé aux huées de la foule exaspérée. Il eût couru quelque danger, sans la force armée qui vint le protéger; le lendemain, Bologne se soulevait pour demander le renvoi de l'*Orsini*, qui, après deux jours d'agitation, a été forcé de quitter nuitamment la ville. Le soir, toutes les maisons ont été illuminées en signe d'allégresse : sur plusieurs transparents on voyait, m'écrit-on, deux M entrelacées, le chiffre de la marquise.

— Et elle, qu'est-elle devenue?

— On ne l'a plus revue; elle était partie pour Venise... re-

prit Ulrik en montrant une seconde lettre; là, m'écrivit-on, ç'a été bien autre chose...

— Quelle femme! quelle femme!..

— Comment est-elle?

— L'avez-vous vue?

— Non...

— Ni moi...

— Ni moi...

— On dit qu'elle est très-grande et très-mince.

— On m'avait dit à moi qu'elle était d'une taille plus qu'ordinaire.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est brune, car Moser-Hartman parle de ses yeux noirs et de ses noirs sourcils...

— Tout ce que je puis dire, reprit Ulrik, c'est que, dans cette lettre de Venise, d'où la marquise est partie tout récemment pour la France, assure-t-on, on appelle assez poétiquement cette femme singulière *la blonde étoile*... ce qui donnerait à penser qu'elle est blonde!

— Mais, à Venise... qu'a-t-elle fait? que s'est-il passé?

— Ma foi! répondit Ulrik, c'est une aventure qui tient à la fois des mœurs de l'antiquité païenne, et de celles du moyen âge en Italie.

Malheureusement pour la curiosité des auditeurs d'Ulrik, le bruit soudain d'un tambour battant aux champs ayant annoncé le retour de l'archiduc Léopold, chaque personne de la maison du prince regagna son poste; on se tint prêt à recevoir l'altesse royale.

En effet, le factionnaire de l'Élysée-Bourbon, ayant vu de loin venir rapidement plusieurs voitures à la livrée du roi des Français, avait poussé le cri : *Aux armes!* Les soldats de garde, leur officier en tête, s'étaient alignés, et au moment où les voitures de la cour entraient successivement dans l'immense cour de l'Élysée, le tambour battit aux champs, la troupe présenta les armes.

La première des voitures s'arrêta devant le palais; les valets de pied à grande livrée rouge ouvrirent la portière, et S. A. R. l'archiduc MAXIMILIEN LÉOPOLD monta lentement les degrés du perron, en s'entretenant avec un colonel, officier d'ordonnance, chargé de l'accompagner; à quelques pas du prince venaient ses aides de camp, vêtus de brillants uni-

formes étrangers, et déposés à leur tour au pied du perron par les voitures royales.

L'archiduc, âgé de trente-neuf ans, était d'une taille à la fois robuste et élancée; il portait, avec une raideur martiale, le grand uniforme de *feld-maréchal*, habit blanc à épaulettes d'or; culotte de casimir écarlate, sur laquelle tranchait le noir luisant de ses grandes bottes à l'écuycère, un peu poudreuses, car il avait assisté à cheval à une revue de troupes commandée en son honneur; le grand-cordon rouge, le collier de la Toison-d'Or, et cinq ou six plaques d'ordres différents, ornaient sa poitrine; ses cheveux étaient d'un blond pâle comme sa longue moustache militairement retroussée, qui rendait plus rude encore l'expression de ses traits, qu'accusaient fortement la carrure du menton et l'arête proéminente du nez; l'œil bleu, pénétrant et froid, à demi couvert par la paupière, s'enchâssait sous un sourcil très-relevé : aussi le prince avait-il toujours l'air de regarder de très-haut; ce regard sévère, dédaigneux, joint à une attitude impérieuse, à un port de tête inflexible, donnait à l'ensemble de la personne de l'archiduc un remarquable caractère d'altière et glaciale autorité.

Depuis un quart d'heure environ, le prince était rentré à l'Élysée, lorsque la voiture d'un ministre français et celle d'un ambassadeur d'une grande puissance du Nord, s'arrêtant successivement devant le perron l'homme d'État et le diplomate entrèrent dans le palais.

Presque à ce moment, l'un des principaux personnages de cette histoire arriva pédestrement dans la cour de l'Élysée-Bourbon.

Monsieur Pascal (notre héros s'appelait ainsi) paraissait avoir environ trente-six ans; il était de taille moyenne, très-brun, et portait une assez longue barbe, rude et noire comme ses sourcils, sous lesquels luisaient deux petits yeux gris, très-clairs, très-fins et très-perçants; il marchait légèrement voûté, non par suite d'une déviation de sa taille, mais par une sorte de nonchaloir : ayant d'ailleurs coutume de tenir presque toujours sa tête basse et ses deux mains plongées dans les goussets de son pantalon, cette attitude arrondissait forcément ses larges épaules; ses traits étaient surtout remarquables par une expression de dureté sardonique, à laquelle

se joignait cet air d'inexorable assurance, particulier aux gens convaincus et vains de leur toute-puissance; une étroite cravate noire nouée, comme on dit, à la Colin, un long gilet de coutil écossais, un léger paletot d'été de couleur blanche, un chapeau gris assez râpé, et un large pantalon de nankin, dans les goussets duquel M. Pascal tenait ses mains enfoncées; tel était son costume, d'une propreté douteuse, et parfaitement en harmonie avec l'extrême chaleur de la saison et le *sans-gêne* habituel de ce personnage.

M. Pascal, lorsqu'il passa devant la porte du suisse, fut interpellé par ce fonctionnaire de la *loge*, qui, du fond de son fauteuil, lui cria :

— Eh!... dites donc! Monsieur, où allez-vous?

Soit que M. Pascal n'entendît pas le suisse, soit qu'il ne voulût pas se donner la peine de lui répondre, il continua sans mot dire de se diriger vers le perron.

Le suisse, quittant alors forcément son fauteuil, courut après le muet visiteur, et lui dit impatientement :

— Encore une fois, Monsieur, où allez-vous donc? On répond, au moins!

M. Pascal s'arrêta, toisa dédaigneusement son interlocuteur, haussa les épaules, et répondit en se remettant en marche vers le perron :

— Je vais... chez l'archiduc.

M. le suisse savait son monde; il ne put s'imaginer que ce visiteur en paletot d'été et en cravate à la Colin eût réellement une audience du prince, et surtout osât se présenter devant lui dans un costume si impertinemment négligé, car toutes les personnes qui avaient l'honneur d'être reçues au palais étaient ordinairement vêtues de noir; aussi, M. le suisse, prenant M. Pascal pour quelque fournisseur égaré ou mal appris, le suivit en lui disant à haute voix :

— Mais, Monsieur... les marchands que S. A. R. fait venir ne passent pas par le grand escalier; voilà... là-bas, à droite la porte du fournisseur et des communs... par laquelle vous devez entrer.

M. Pascal n'aimait pas les paroles inutiles, il haussa de nouveau les épaules et continua de s'avancer vers le perron, sans répondre au suisse.

Celui-ci, exaspéré par ce silence et cette opiniâtreté obstinés,

saisit alors M. Pascal par le bras, et, élevant la voix, s'écria :

— Encore une fois, Monsieur, ce n'est pas par là que vous devez entrer.

— Qu'est-ce à dire, drôle? s'écria M. Pascal avec un mélange de courroux et de stupeur, comme si l'attentat du suisse lui eût paru aussi audacieux qu'inconcevable; sais-tu bien à qui tu parles?..

Il y eut dans ces mots, dans leur accent, une expression d'autorité si menaçante, que le pauvre suisse, un moment effrayé, balbutia :

— Monsieur... je... je... ne sais.

La grande porte du vestibule s'ouvrit alors brusquement; l'un des aides de camp du prince ayant vu, de l'une des fenêtres du salon de service, s'élever l'altercation du suisse et du visiteur, descendit précipitamment les degrés du perron, s'avança avec empressement vers M. Pascal, et, s'adressant à lui en excellent français, il lui dit d'un ton pénétré :

— Ah! Monsieur, S. A. R. sera, j'en suis sûr, aux regrets de ce malentendu. Veuillez me faire l'honneur de me suivre... je vais vous introduire à l'instant... J'ai reçu tout à l'heure des ordres de Monseigneur à votre sujet, Monsieur...

M. Pascal baissa la tête en manière d'assentiment, et suivit l'aide de camp, laissant le suisse ébahi et désolé de sa maladresse.

Lorsque M. Pascal et son guide furent arrivés dans le salon d'attente où se trouvaient d'autres aides de camp, le jeune officier reprit :

— L'audience de S. A. R. est encombrée ce matin, car la revue a retenu Monseigneur plus longtemps qu'il ne le pensait; aussi, désirant vous faire attendre le moins possible, Monsieur, il m'a ordonné de vous conduire, dès votre arrivée, dans une pièce voisine de son cabinet. S. A. R. ira vous rejoindre aussitôt après la conférence qu'elle a en ce moment avec M. le ministre des affaires étrangères.

M. Pascal fit de nouveau un signe d'assentiment, et, précédé de l'aide de camp, il traversa un couloir assez obscur et arriva dans un salon donnant sur le magnifique jardin de l'Élysée.

Au moment de se retirer, l'aide de camp, distrait jusqu'alors par la malencontreuse altercation du suisse et de

M. Pascal, remarqua le négligé de ce dernier. Habitué aux sévères formalités de l'étiquette, le jeune courtisan fut étrangement choqué de l'irrespectueux costume du personnage qu'il venait d'introduire; il hésita entre la crainte d'indisposer une homme tel que M. Pascal, et l'envie de protester contre l'inconvenance de sa tenue, espèce d'injure faite à la dignité du prince, inexorable pour tout ce qui touchait aux égards dus à son rang : mais la première crainte l'emporta, et l'aide de camp, réfléchissant d'ailleurs qu'il était trop tard pour engager notre homme à aller se vêtir plus révérencieusement, lui dit en se retirant :

— Dès que M. le ministre des affaires étrangères sera sorti du cabinet de S. A. R., je la prévienrai, Monsieur, que vous êtes à ses ordres.

Ces derniers mots : *Que vous êtes à ses ordres*, parurent mal sonner aux oreilles de M. Pascal; un demi-sourire sardonique plissa ses lèvres; mais faisant bientôt, ainsi qu'on dit, *comme chez lui*, et trouvant sans doute la température du salon trop élevée, il ouvrit une des fenêtres, s'accouda sur la balustrade, et, gardant son chapeau sur sa tête, se mit à examiner le jardin.

I

Tout le monde connaît le jardin de l'Élysée, ce petit parc ravissant, planté des plus beaux arbres du monde, et dont les frais gazons sont arrosés par une rivière anglaise; une allée en terrasse, qu'abritent des ormes séculaires, borne ce parc du côté de l'avenue de Marigny, une allée semblable, en pa-

rallèle, le limite du côté opposé; un mur très-bas le sépare des jardins voisins.

Cette dernière allée dont nous parlons aboutissait à peu de distance de la fenêtre du salon où se tenait alors M. Pascal : bientôt son attention fut pour plusieurs motifs vivement éveillée.

Le jeune homme qui avait traversé le salon des secrétaires et des gentilshommes, et par sa timidité avait été l'objet de plusieurs remarques, se promenait alors lentement dans l'allée ombreuse. Il était d'une taille élégante et svelte; de temps à autre il s'arrêtait, baissait la tête, restait un instant immobile, puis il recommençait sa promenade; lorsqu'il eut atteint l'extrémité de l'allée, il s'approcha presque furtivement du mur limitrophe du jardin voisin, et comme à cet endroit ce mur n'avait guère plus de quatre pieds de haut, il s'y appuya, et parut absorbé, soit dans la réflexion, soit dans l'attente.

Jusqu'alors ce promeneur avait tourné le dos à M. Pascal, qui se demandait avec curiosité ce que pouvait regarder ou attendre ce personnage dont il n'avait pas encore pu distinguer les traits; mais lorsque, n'ayant pas sans doute vu ce qu'il semblait chercher du regard, le jeune homme se retourna et revint sur ses pas, il fit ainsi face à M. Pascal.

Le comte *Frantz de Neuberg*, nous l'avons dit, passait pour être le filleul de l'archiduc, dont il était tendrement aimé. Selon les bruits de cour, S. A. R. n'ayant pas eu d'enfants depuis son mariage avec une princesse de Saxe-Teschén, ne manquait pas de raisons pour traiter *paternellement* Frantz de Neuberg, fruit secret d'un premier et mystérieux amour.

Frantz, âgé de vingt ans à peine à l'époque de ce récit, offrait le type accompli de la beauté mélancolique du Nord : ses longs cheveux blonds, séparés au milieu de son front candide et blanc comme celui d'une fille, encadraient un visage d'une régularité parfaite; dans ses grands yeux, d'un bleu céleste, au regard doux et rêveur, semblait se réfléchir la pureté de son âme; une barbe naissante, estompant de son duvet soyeux et doré son menton et sa lèvre supérieure, accentuait virilement cette charmante figure.

A mesure qu'il s'avancait dans l'allée, Frantz attirait de

plus en plus l'attention de M. Pascal, qui le contemplait avec une sorte de surprise admirative, car il était difficile de ne pas remarquer la rare perfection des traits de Frantz; lorsqu'il fut à peu de distance de la fenêtre, il rencontra le regard fixe et obstiné de M. Pascal, parut non moins embarrassé que contrarié, rougit, baissa les yeux, et, se retournant brusquement, continua sa promenade, hâtant un peu le pas jusque vers le milieu de l'allée; là, il recommença de marcher lentement, et sans doute gêné par la pensée qu'un étranger observait tous ses mouvements. A peine osa-t-il d'abord se rapprocher des limites du jardin voisin; mais soudain, oubliant toute préoccupation, il courut vers le mur à la vue d'un petit chapeau de paille qui apparut de l'autre côté de la muraille, et qui encadrait dans sa passe doublée de soie rose le plus frais, le plus délicieux visage de quinze ans que l'on puisse rêver...

— Mademoiselle Antonine, dit Frantz vivement et à voix basse, on nous regarde...

— A ce soir !.. murmura une voix douce.

Et le petit chapeau de paille disparut comme par enchantement, la jeune fille ayant sans doute prestement sauté d'un banc sur lequel elle avait dû monter de l'autre côté du mur.

Mais, comme compensation sans doute à cette brusque retraite, une belle rose tomba aux pieds de Frantz, qui, la ramassant aussitôt, ne put s'empêcher de la porter ardemment à ses lèvres; puis, cachant la fleur dans son gilet, le jeune homme disparut au milieu d'un massif, au lieu de continuer sa promenade dans la longue allée.

Malgré la rapidité de cette scène, malgré la disparition instantanée du petit chapeau de paille, M. Pascal avait parfaitement distingué les traits enchanteurs de la jeune fille et vu Frantz baiser passionnément la rose tombée à ses pieds.

Les traits durs et sardoniques de M. Pascal devinrent alors étrangement sombres. On y lisait un courroux violent mêlé de jalousie, de douleur et de haine; pendant quelques instants, sa physionomie, devenue presque effrayante, trahit l'homme qui, habitué à voir tout plier devant soi, est capable de sentiments et d'actions d'une méchanceté diabolique, lorsqu'un obstacle imprévu vient contrarier sa volonté de fer.

— Elle ! elle ! dans ce jardin voisin de l'Élysée, se disait-il

avec une rage concentrée, qu'y venait-elle faire ?.. Triple so. que je suis ! elle venait coqueter avec ce fluet et blond jeune homme... Peut-être habite-t-elle l'hôtel mitoyen. Misère de Dieu ! apprendre... et apprendre de la sorte où elle demeure, après avoir en vain tout fait pour le découvrir... depuis que ce damné minois de quinze ans m'a pris par les yeux et m'a rendu fou... moi... moi, qui me croyais mort à ces caprices subits et frénétiques, auprès desquels ce qu'on appelle les plus violentes passions de cœur sont de la glace... car, pour avoir rencontré trois fois cette petite fille, je me sens, comme en mes plus beaux jours, capable de tout pour la posséder... à cette heure surtout que la jalousie m'irrite et me dévore... Misère de Dieu ! c'est niais, c'est stupide, mais je souffre...

Et, en disant ces mots, la figure de M. Pascal exprima en effet une douleur haineuse et farouche; puis, tendant son poing du côté où avait paru le petit chapeau de paille, il murmura avec un accent de rage concentrée :

— Tu me le payeras, va... petite fille... et quoi qu'il puisse m'en coûter... tu m'appartiendras...

Et, accoudé à la balustrade, ne pouvant détacher ses regards irrités de l'endroit où il avait vu Frantz échanger un mot avec la jeune fille, M. Pascal était encore plongé dans cette sombre contemplation, lorsqu'une des portes du salon s'ouvrit doucement, et l'archiduc entra.

Le prince croyait si évidemment se trouver face à face avec le personnage dont il se savait attendu, que, d'avance, il avait donné à ses traits, ordinairement d'une hauteur glaciale, l'expression la plus avenante possible; aussi entra-t-il dans le salon le sourire aux lèvres.

Mais M. Pascal, à demi penché hors de la fenêtre, n'ayant pas entendu ouvrir la porte et ne se doutant pas de la présence du prince, continua de lui tourner le dos, en restant accoudé sur l'appui de la croisée.

Un physionomiste, témoin de cette scène muette, aurait pu curieusement étudier la réaction des sentiments du prince sur son visage.

A l'aspect de M. Pascal penché à la fenêtre, vêtu de son paletot d'été, et gardant incongrûment son chapeau sur sa tête, l'archiduc s'arrêta court; son sourire emprunté s'effaça de ses lèvres, et, se cambrant sur ses hanches plus fièrement en-

core que de contume, il se roidit dans son grand uniforme, devint pourpre de colère, fronça les sourcils, et ses yeux lancèrent un éclair d'indignation courroucée. Mais bientôt la réflexion venant sans doute apaiser cet orage intérieur, les traits du prince prirent soudain une expression de résignation amère, douloureuse, et il baissa la tête comme s'il eût fléchi sous le poids d'une nécessité fatale.

Étouffant alors un soupir de fierté révoltée, tout en jetant un regard de vindicatif mépris sur M. Pascal, toujours penché à la fenêtre, le prince reprit, si cela se peut dire, son sourire affable là où il l'avait laissé, s'avança vers la croisée en toussant assez fort, afin d'annoncer sa présence et de s'épargner la dernière humiliation de toucher l'épaule de notre familier personnage pour attirer son attention.

Aux *hum ! hum !* sonores de l'altesse royale, M. Pascal se retourna subitement ; à la sombre expression de ses traits succéda une sorte de satisfaction cruelle et sardonique, comme si l'occasion lui eût amené une victime sur laquelle il pourrait se venger de ses tourments et de ses colères contenues.

M. Pascal s'avança donc vers le prince, le salua d'un air dégingé, en tenant son chapeau d'une main, et plongeant l'autre dans son gousset :

— Mille pardons, Monseigneur, dit-il, je ne savais vraiment pas que vous fussiez-là...

— J'en suis persuadé, monsieur Pascal, répondit le prince avec une hauteur difficilement déguisée.

Puis il ajouta :

— Veuillez me suivre dans mon cabinet, Monsieur, j'ai quelques pièces officielles à vous communiquer...

Et il se dirigeait vers son cabinet, lorsque M. Pascal lui dit avec un calme apparent, car cet homme avait, lorsqu'il le fallait, un rare empire sur lui-même.

— Monseigneur... me permettez-vous une question ?

— Parlez, Monsieur, répondit le prince en s'arrêtant et se retournant assez surpris.

— Monseigneur... qu'est-ce donc qu'un jeune homme... d'une vingtaine d'années tout au plus, portant de longs cheveux blonds... que je viens de voir se promener dans cette allée... que l'on aperçoit de cette fenêtre?... Tenez, Monseigneur.

— Vous voulez sans doute parler, Monsieur, du comte Frantz de Neuberg, mon filleul ?

— Ah ! ce jeune homme est votre filleul, Monseigneur ? Je vous en fais mon sincère compliment, on ne peut voir un plus joli garçon...

— N'est-ce pas ? reprit le prince, sensible à cet éloge, même dans la bouche de M. Pascal, il a une charmante figure ?

— C'est ce que tout à l'heure je remarquais à loisir, Monseigneur.

— Et le comte Frantz a mieux qu'une charmante figure, ajouta le prince ; il a de rares qualités de cœur et une grande bravoure.

— Je suis enchanté, Monseigneur, de vous savoir un filleul si accompli... Et il y a longtemps qu'il est à Paris ?

— Il y est arrivé avec moi.

— Et il repartira sans doute avec vous, Monseigneur, car il doit vous être pénible de vous séparer d'un si aimable jeune homme ?

— En effet, Monsieur, j'espère bien emmener le comte Frantz avec moi en Allemagne.

— Mille pardons, Monseigneur, de mon indiscrete curiosité... Mais votre filleul est de ces personnes auxquelles on s'intéresse malgré soi... Maintenant je suis tout à vous...

— Veuillez donc me suivre, Monsieur.

Pascal fit un signe de tête d'assentiment, et, marchant parallèlement à l'archiduc, il arriva avec lui jusqu'à la porte de son cabinet ; là, s'arrêtant avec un geste de déférence qui n'était qu'une impertinence de plus, il s'inclina légèrement et dit au prince, comme si celui-ci avait hésité à passer le premier :

— Après vous, Monseigneur, après vous.

Le prince sentit l'insolence, la dévora, et entra dans son cabinet en faisant signe à M. Pascal de le suivre.

Celui-ci, quoique peu habitué au cérémonial des cours, avait trop d'esprit, trop de pénétration, pour ne pas sentir la portée de ses actes et de ses paroles ; non-seulement il avait conscience de son insolence qu'exaspéraient encore des ressentiments récents et contenus, mais cette insolence il la calculait, il l'étudiait, et, dans cette circonstance même, il avait, à part soi, agité la question de savoir s'il n'appellerait

pas tout simplement l'atlesse royale *monsieur* ; mais, par un raffinement d'intelligente impertinence, il pensa que l'appellation cérémonieuse de *monseigneur* rendrait ses familiarités plus blessantes encore pour le prince, en contrastant avec une apparence d'étiquette...

Nous reviendrons d'ailleurs sur l'expression du caractère de M. Pascal, caractère moins excentrique qu'il ne le paraîtra peut-être tout d'abord. Disons seulement que, pendant dix années de sa vie, cet homme, né dans une position humble, précaire, et d'abord *homme de peine*, avait subi et dévoré les humiliations les plus dures, les dominations les plus insolentes, les dédains les plus outrageants; ainsi, des haineuses et implacables rancunes s'étaient amassées dans son âme; et le jour venu où il fut puissant à son tour, il s'adonna sans scrupule, sans remords, à la féroce volupté des représailles, peu soucieux de se venger sur des innocents.

L'archiduc, à défaut d'un esprit supérieur, possédait une longue pratique des hommes, acquise par l'exercice d'un emploi suprême dans la hiérarchie militaire de son pays; aussi, à sa seconde entrevue avec M. Pascal (entrevue à laquelle nous assistons), il avait compris la portée de l'insolence étudiée de ce personnage, et, lorsqu'en entrant avec lui dans son cabinet il le vit, presque sans attendre l'invitation, familièrement s'asseoir dans le fauteuil occupé un instant auparavant par un premier ministre qu'il avait trouvé rempli de déférence et de respect, le prince éprouva un nouveau et cruel serrement de cœur.

Le regard pénétrant de M. Pascal surprit cette impression sur le front de l'archiduc, et il se dit avec un triomphant dédain :

— Voilà un prince né sur les marches d'un trône... un cousin, pour le moins, de tous les rois d'Europe, un généralissime d'une armée de cent mille soldats; le voilà dans tout l'éclat de son uniforme de bataille, paré de tous ses insignes d'honneur et de guerre; cette atlesse, cet homme, me méprise dans son orgueil de race souveraine. Il me hait parce qu'il a besoin de moi, et qu'il sait bien qu'il faut qu'il s'abaisse... et pourtant, cet homme, malgré son mépris, malgré sa haine, je le tiens en ma puissance, et je vais le lui faire rudement sentir, car aujourd'hui j'ai le cœur noyé de fiel.

III

M. Pascal s'étant établi dans un fauteuil doré, de l'autre côté de la table où se tenait le prince, s'empara tout d'abord d'un couteau à papier en nacre de perles qu'il trouva sous sa main et qu'il commença de faire incessamment évoluer en disant :

— Monseigneur... si vous le voulez bien... parlons d'affaires, car je dois être à une heure précise au faubourg Saint-Marceau... chez un manufacturier de mes amis...

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, répondit le prince en se contraignant à peine, que j'ai bien voulu renvoyer à demain toutes les audiences que je devais donner aujourd'hui, afin de pouvoir vous consacrer tout mon temps...

— C'est trop aimable à vous... Monseigneur... mais venons au fait.

Le prince prit sur la table une longue feuille de papier-ministre, et, la remettant à M. Pascal, lui dit :

— Cette note vous prouvera, Monsieur, que toutes les parties intéressées à la cession que l'on me propose, non-seulement m'autorisent formellement à l'accepter, mais encore m'y engagent vivement, et sauvegardent même toutes les éventualités de mon acceptation.

M. Pascal, sans bouger de son fauteuil, tendit sa main d'un côté à l'autre de la table pour recevoir la note, et la prit en disant :

— Il n'y avait absolument rien à faire sans cette garantie. Et il se mit à lire lentement, tout en mordillant le bout du couteau de nacre dont il ne se dessaisissait point.

Le prince attachait un regard inquiet, pénétrant, sur M. Pascal, tâchant de deviner à l'expression de ses traits s'il trouvait dans la note les garanties qu'il devait y chercher.

Au bout de quelques instants, M. Pascal s'interrompit de